Monsieur Pouget

Portrait d'un maître spirituel

Michel FOURCADE
[Historien, Montpellier III.
Prépare un important ouvrage
sur Maritain et les maritainismes,
fruit de sa thèse, à paraître au Cerf.]

Revue *«CHRISTUS»* N° 203, juillet 2004, pp. 325-333.

Soixante-dix ans après sa mort, le 24 février 1933, le visage de Monsieur Pouget se perd de nouveau dans les limbes d'où ses disciples l'avaient un instant retiré, Jacques Chevalier et Jean Guitton, ses deux principaux hagiographes, ayant trop insisté sans doute sur l'ineffabilité de sa présence, le clair-obscur de son message, le volume de son crâne et le fatras de sa mémoire, la rusticité de ses coutumes, la pauvreté de son costume, l'originalité de ses méthodes, pour ne pas emporter un peu avec eux la figure spirituelle, révélée mais aussi éclipsée par le phénomène excentrique : «Monsieur Pouget ne ménageait pas de transition entre la solitude et la société. Il passait de l'une à l'autre en pantoufles, en calotte à oreilles, sans changer d'habit ni d'esprit. Sa première phrase articulée en vous abordant était souvent la fin de la phrase intérieure commencée dans sa chambre.»

Par-delà cependant le personnage (que voulut incarner au théâtre Pierre Fresnay), le «mutant» Guitton suggérait la notion, qui faisait de l'homo *mysticus* le futur de l'homo *sapiens*), la monade («comme les nombres premiers, il n'était divisible que par lui-même»), tous ses amis ont témoigné aussi avec vénération de l'incomparable maïeutique et de l'héroïcité des vertus de ce vieux lazariste aveugle qui laissa ses écrits confidentiels ou inachevés, mais dont la disponibilité avait ensemencé la vie d'une pléiade de jeunes universitaires. Recueillant ses *logia* et glanant précieusement ses *fioretti*, ils étaient certains de tenir avec lui quelque nouveau Socrate dont ils pourraient devenir les Platon en le laissant «s'incorporer à leur substance» [1].

Une intelligence hors du commun

Né en 1847 dans un hameau du diocèse de Saint-Flour, ce «pâtre du Cantal devenu fils de saint Vincent» avait eu le parcours alors presque banal des jeunes paysans se signalant par leurs dons intellectuels et leur piété. Repéré par son curé et entré à quinze ans au petit séminaire, où cet humble aurait gâché exprès ses devoirs pour être moins souvent classé premier, Guillaume avait rejoint en 1867 le noviciat parisien de ses maîtres lazaristes, pur produit de la méritocratie

[1] L'expression est de Jean Guitton, dont le Portrait de Monsieur Pouget (Gallimard, 1941), d'abord paru en 1936-39 dans la revue lyonnaise *Cahiers du Van*, conserva jusqu'aux années 60 un statut de «livre de chevet» qui lui valut d'être repris en 1962 par Daniel-Rops dans la série chrétienne du « Livre de poche ». L'ouvrage avait été salué pendant la guerre par de nombreuses recensions enthousiastes, notamment par Albert Camus qui, dans les *Cahiers du Sud* (1942), l'avait chaudement recommandé aux incroyants, comparant Monsieur Pouget à un «Gourou». Dans l'histoire du genre, le *Portrait de Monsieur Pouget* faisait suite à celui, également fameux, de Jules Lagneau par son disciple Alain, dont Guitton s'était inspiré. Celui-ci eut la joie de recueillir aussi d'Alain le témoignage, pourtant agnostique notoire : «J'ai été complètement submergé ... On est loin de tout, on ignore tout ; on est sur le point de savoir tout.» Jacques Chevalier se chargea de réunir et de présenter divers aphorismes et quelques travaux inédits du Père : *Logia. Propos et enseignements* (Grasset, 1955) et Mélanges (Plon, 1957).

ecclésiastique, complétant cependant en autodidacte et dans toutes les directions une formation qu'il jugeait en détail et en gros très déficiente. Ordonné en 1872 et d'abord professeur de sciences au petit séminaire d'Évreux, il avait définitivement rejoint en 1888 le scolasticat de la Maison mère parisienne, ajoutant à son cours de sciences un cours d'Histoire ecclésiastique et d'Ancien Testament, la plupart de ses élèves étant promis à des missions lointaines. «Cet homme extraordinaire avait tâté de toutes les sciences, se souviendra l'un d'entre eux. Il les saisissait à leur point de convergence, plus exactement à leur source commune, à la sortie de l'unique essentiel, alors qu'elles ne sont pas encore différenciées et qu'elles relèvent de la raison pure» [2].

Après ces années que ne signalent guère de secousses apparentes, c'est sur le tard et lorsque surgissent les épreuves – une interdiction d'enseigner en 1905 et une cécité presque totale à partir de 1907 – que son rayonnement commence à s'exercer vers les talas dont son confrère Monsieur Portal est l'aumônier. Et les deux lazaristes forment quelques années un étrange attelage, complémentaire et contrasté : «M. Portal disait : Allez voir M. Pouget, il sait tout. Et M. Pouget disait : Allez voir M. Portal, il connaît tout le monde … Il essaya de porter l'esprit de saint Vincent dans un domaine que saint Vincent n'avait ni prévu, ni exclu, les études physiques et religieuses, l'apostolat des hautes intelligences» [3]. Digressif par principe, ne traitant jamais du sujet qui lui était soumis et multipliant les chemins de traverse, son bagage tenait surtout aux quantités énormes de textes qu'il avait appris par cœur au sens propre et au sens pascalien, et d'abord le psautier, le missel, le bréviaire, textes qu'il lui fallait sans cesse labourer, ravauder, «repasser», comme un exercice d'ascèse, et qu'il commentait à ceux qui venaient lui donner la réplique, lui faire la lecture : «Dans l'Ancien Testament, M. Pouget avait confié à sa mémoire, en hébreu, en latin et parfois en grec, les premiers chapitres de la Genèse. Il savait aussi en hébreu une grande partie de *Job* et le *Cantique des Cantiques*. Il savait en grec et très exactement le livre de la *Sagesse*. Et naturellement il savait de fort longs passages des autres livres. Pour le Nouveau Testament, il en possédait tout le latin. (…) Un jour, ayant fait ses comptes, il me disait savoir aussi 10.800 vers latins et français. Un autre jour, je le trouvais ayant repassé d'après son comput 5342 vers d'Horace et 4575 de Virgile. En latin, il savait plusieurs chants de *l'Énéide*, plusieurs livres des Géorgiques …» [4].

Jacques Chevalier avait été en décembre 1901 le premier de ces normaliens à venir régulièrement s'asseoir dans la cellule du 95, rue de Sèvres : «M. Pouget, sans autre préambule, se mit à me parler, deux heures durant, de Paul et de Jean, du peuple juif et de la mission du Christ. Du premier coup je fus conquis, et je m'attachai à lui pour jamais.» Pendant plus de trente ans, il soumettra au Père toutes les questions épineuses qui se posaient à lui au point de jonction de la vie intellectuelle et de la vie spirituelle, lui arrachant note après note à partir de 1905 un essai sur «L'origine surnaturelle ou divine de l'Église catholique d'après les données de l'histoire», sans cesse remis en chantier, et dont les versions successives ne furent publiées en 1918 et 1923 *qu'ad usum privatum*. Chevalier conduisant chez le Père ses amis, comme l'hispanisant Maurice Legendre et l'industriel lyonnais Victor Carlhian, puis plusieurs générations d'élèves parmi lesquels Jean Guitton et Emmanuel Mounier, tout un travail communautaire avait accompagné puis prolongé la maturation de l'ouvrage : «Jusqu'à la dernière heure, M. Pouget demeura pour nous le maître auquel nous avions recours pour toutes nos difficultés, celui qui les résolvait d'un

[2] Guitton cite dans son Portrait quelques témoignages d'anciens élèves. Cf. également le numéro spécial du périodique lazariste *Mission et charité*, janvier 1962.
[3] On consultera les souvenirs de Mgr Jean Calvet, *Visages d'un demi-siècle* (Grasset, 1959) et surtout l'étude de Régis Ladous, *Monsieur Portal et les siens* (Cerf, 1985).
[4] *Portrait de Monsieur Pouget*, Livre de poche, 1962, pp. 86-90.

mot avec une infaillible sûreté, ou qui, par sa seule présence, les faisait s'évanouir comme une ombre à la pleine lumière du vrai»[5].

Le saint du modernisme

Avec le recul du temps, une comparaison s'impose ici pour situer Monsieur Pouget de façon plus précise, son nom en appelant désormais un autre dans l'histoire spirituelle, celui du dominicain PierreThomas Dehau (1870-1956). Ce personnage, lui aussi presque aveugle et tout aussi ineffable, «contemplatif sans défense», «extraordinaire ami de Dieu», «enveloppé de châles, de couvertures et de secret», se faisait lire Shakespeare en anglais, Goethe en allemand et les Disputationes de Jean de Saint-Thomas en latin, et fut pour Jacques et Raïssa Maritain puis nombre de leurs disciples le «grand maître en la vie unitive» à partir de 1915. Philosophie, théologie, mystique : il fut pour cette mouvance le guide dans les «trois Sagesses», Maritain le mettant en scène dès 1921 sous les traits de Théonas : «Je passais des heures sans prix à faire lecture de Jean de Saint-Thomas au Père Dehau, et à entendre ses commentaires. Que de clefs il m'a données, quelles lumières j'ai reçues de cette géniale intelligence» [6].

Le parallèle pourtant tourne court, et il faudrait tout le talent de Jean Guitton pour en tirer des étincelles, car le cercle du Père Dehau et celui de Monsieur Pouget ne se recoupèrent jamais, les deux familles spirituelles montrant certes la même avidité à entrer dans les profondeurs de Dieu, mais se posant chacune sur un des versants opposés de la crise moderniste. Du côté du Père Dehau, on était converti et thomiste, très affamé de vie mystique, très intransigeant de doctrine, on condamnait fermement la Sorbonne et l'on avait muni sa foi d'assez d'épistémologie pour ne pas la laisser troubler par l'exégèse critique.

Jouant sur la dialectique antimoderne-ultramoderne, on rompait des lances avec Bergson, confrontant la «philosophie nouvelle» à la *philosophia perennis*. Les familiers du lazariste, héritiers de Descartes et de Pascal beaucoup plus que de saint Thomas ou de Jean de la Croix, nourris de philosophie universitaire, étaient au contraire de fervents bergsoniens qui avaient prolongé avec Edouard Le Roy les intuitions du maître vers les questions religieuses, leur difficulté propre étant de conjuguer leur rationalisme avec le surnaturel de concilier 1'«élan vital» et 1'«évolution créatrice» avec les propositions du Credo ou l'Écriture sainte. «Les questions que nous posions à M. Pouget, rappelait Chevalier, concernaient notamment la portée de la raison, sa capacité de connaître Dieu et de l'aimer naturellement par-dessus toutes choses, les rapports de la raison avec la foi, la connaissance du dogme, l'inspiration de la Bible, la nature et la surnature, la vie de Dieu en nous, l'immortalité personnelle, enfin l'état originel de l'homme et la Rédemption du Christ» [7].

Ces problématiques l'indiquent : Monsieur Pouget, qui, jeune prêtre encore, avait appris tout seul l'hébreu dans l'espoir vite déçu de faire concorder la géologie de la Bible avec les données de la science, qui avait enseigné le Pentateuque ensuite «non comme un document mosaïque mais comme une mosaïque de documents», et qui avait consacré quelques travaux aux problèmes posés par l'interprétation littérale des Écritures, à la place de l'histoire et de

[5] J. Chevalier, *«La sérénité d'une âme croyante : le P. Pouget»,* dans *Cadences*, Plon, 1939.

[6] *Théonas ou les entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles* (1921) (*Œuvres complètes*, t. II, Éditions Universitaires/Saint-Paul, 1987).

[7] Préface aux *Mélanges de Monsieur Pouget* (Plon, 1957). Le cercle de Chevalier est décrit par Étienne Fouilloux dans *Une Église en quête de liberté* (Desclée de Brouwer, 1998).

l'inspiration dans la Bible, avant d'être brutalement limogé de son enseignement par ses supérieurs, fut sans doute le saint du modernisme.

Un esprit libre et sans amertume

Moderniste ? Longtemps réservée aux ecclésiastiques transfuges, aux suspendus, aux interdits, l'étiquette fut jadis réputée infamante, et ni Chevalier ni Guitton ne l'auraient évidemment acceptée, qui glissent sans insister sur cette suspicion ayant coûté sa chaire à leur ami et s'évertuent à montrer toute la distance qui le séparait d'un Loisy, transformant la proximité des deux bommes en «estime entre généraux ennemis», plaçant Pouget «aux antipodes», forçant sa position en «antithèse» [8]. De fait, c'est en vain que l'on cherche à travers tous les témoignages quelque trace de révolte, quelque indice d'insubordination intime, quelque bouffée de dépression ou de découragement durable, quelque plainte indignée ou fielleuse contre le malheur de vivre et de penser sous le pontificat de Pie X et à l'heure du renouveau thomiste. Rien dans son parcours qui rappelle la marche de Loisy vers la rupture, l'abcès de fixation antithomiste de Laberthonnière, les scrupules de l'abbé Emile Baudin refusant le serment anti-moderniste, l'entêtement de l'abbé Lucien Paulet, professeur de philosophie au Grand Séminaire d'Issy s'acharnant à exorciser le fantôme de la scolastique pour lui substituer un bergsonisme de son cru, ou la résistance solitaire de l'abbé Paul Bottinelli qui, dans ses catéchismes, demandait à ses pupilles de bien vouloir coller entre elles les pages du manuel qui traitaient du péché originel.

Lié à tous ces prêtres et partageant avec eux non seulement les tourments intellectuels du moment mais aussi la souffrance vive d'être rejeté sur les lisières, c'est en scellant ses lèvres, et sa tête et son cœur par un signe de croix que Monsieur Pouget aurait accueilli sa suspension d'enseignement, cédant quelquefois ensuite à quelque ironie sans doute, mais sans aucun débordement d'amertume : «L'administration est toujours routinière : un individu dans un bureau vous redresse ses moustaches et vous signe une affaire. Il faudrait une intelligence angélique pour bien gouverner, et Dieu ne fait pas de miracles inutilement.» Ne s'autorisant que quelques articles sous pseudonyme sur la «Théologie nouvelle» (1907) et sur Loisy (1909), Monsieur Pouget semble avoir traversé la crise sans acrimonie ni duplicité, en bénissant finalement la double obscurité qui le condamnait à une vie cachée, certain que demeurait encore à sa portée cet essentiel que consignait l'un de ses aphorismes : «Le Christ ne faisait pas de fondations : il faisait des hommes.»

Par-delà cette égalité d'âme, non dépourvue de quiétisme, mais qui par certains côtés avait aussi quelque chose d'une technique de survie sous régime totalitaire [9], tous les témoignages ont insisté toutefois sur l'originalité et la liberté théologique du Père, insensible à l'argument d'autorité, échappant à toute routine et peu désireux de s'inscrire dans une tradition précise, décidé à «faire en tout honneur au Logos», refusant de ne rien accepter qu'il ne se soit d'abord approprié : «Chaque matin, chaque moment, ce nouveau Atlas prenait la charge de penser le tout sans qu'à aucun instant il admît que quelqu'un pensât pour lui… Il faut qu'il y ait toujours en quelque lieu certains hommes forts, certains piliers, certaines colonnes qui soient vouées au dur travail de porter l'édifice et de le démolir sans cesse en esprit pour le pouvoir soutenir par la seule pensée» [10].

[8] Cf. ici Emile Poulat, *Critique et mystique*, Centurion, 1984, pp. 121-135.
[9] «Battu au dehors, il avait pris sa revanche au dedans en concentrant ses forces. Sa tête et son esprit demeuraient libres : nul sinon Dieu ne pouvait les lier» *Mission et charité*, p. 5.
[10] *Portrait de Monsieur Pouget*, p. 10.

Aux yeux d'un Jacques Chevalier, Pouget figurait comme un nouveau Descartes, aussi radical dans le doute méthodique mais parvenant à pousser un peu plus loin le *Cogito*, «écartant tout symbolisme, toute convention, tout opportunisme, bref tout ce qui peut être sujet au doute et objet d'arbitraire construction humaine, pour placer l'esprit en face du réel, et le contraindre, à partir du minimum que la raison ne peut nier sans se massacrer, à retrouver la vérité intégrale» [11]. Faisant toujours suivre la critique par la «critique de la critique», Monsieur Pouget laissait cependant nombre de questions en suspens et ne se hâtait pas de reconstruire, soucieux du raccord entre l'exégèse biblique et la théologie, mais partageant toute la méfiance de son milieu intellectuel envers les concepts trop précis et considérant comme une tentation le désir de conclure : «Il était si peu pressé, reconnaissait Guitton, qu'on eût dit qu'il avait peur de donner des solutions ou des réponses. Chose étrange, il y avait des questions fondamentales sur lesquelles il semblait n'avoir pas d'avis… Chez lui, c'était une discrétion à l'égard du mystère, un sens de ce qu'il y a de factice dans la théorie, la préférence accordée à une question bien posée sur une solution un peu fausse et, somme toute, l'hommage que la lumière rend à l'ombre» [12].

Le lazariste ne réfutant et ne démontrant rien dès le premier abord, il ne fallait pas lui demander quelque «réponse» décisive. Lui, qui s'était assez passionné pour les mathématiques et la géométrie pour chercher pendant des années une démonstration du théorème de Fermat, avait adopté en théologie un mode plus impressionniste, livrant ses précieuses intuitions à l'emporte-pièce et sans mode d'emploi. Fréquenter Monsieur Pouget n'allait donc pas sans patience et un peu d'habitude ; on lui connaît nombre de dirigés mais pas de convertis et sa rencontre ne séparait pas le cours de la vie en deux : c'est moins un avant et un après Pouget, que ses familiers nous décrivent, qu'un long pendant Pouget qui se prolongea *post-mortem* – un Guitton s'autorisant de ce convive devenu intérieur pour le faire parler, vingt ans après sa mort, sur l'avenir de l'humanité à l'heure atomique. [13]

Une sagesse de la longue durée

C'est par ce sens de la durée que se caractérisait notamment la sagesse du Père, et par-delà sa patience rurale et ses autres vertus paysannes, mises en scène par Chevalier ou par Guitton non sans quelques concessions à un air du temps vichyssois, Monsieur Pouget avait retiré de son goût pour la géologie et pour l'histoire ecclésiastique – de *L'Évolution créatrice* de Bergson également, dernier livre qu'il avait pu lire avec ses yeux – la certitude que, sous le chaos et le désordre apparent, la Providence marquait toujours les points : «Voyez-vous, l'Église est une personne qui a deux mille ans : ce qui se passe aujourd'hui chez elle, c'est à peu près comme un mal de tête dans la vie d'une personne. Il ne faut pas vous en troubler autrement.»

Dans son enseignement, toute l'histoire humaine culminait bien sûr avec le Christ, venu déposer un ferment exerçant lentement mais sûrement son action, et l'une de ses apologétiques préférées était de montrer «comment le christianisme avait changé la mentalité du monde ancien». On peut juger cette longue durée trop optimiste, qui sous-estimait les chutes et ignorait aussi le temps pressé de l'eschatologie, poussait l'action de la grâce vers la notion de processus historique et considérait la divinisation comme une maturation. Acquiesçant à la formule de Bergson qui voyait dans l'humanité «une machine à faire des Dieux», le dernier livre qu'il se fit

[11] *Cadences*, p. 134.
[12] *Portrait de Monsieur Pouget*, p. 75.
[13] Cf. *Dialogues avec Monsieur Pouget sur la pluralité des mondes, le Christ des Évangiles, l'avenir de notre espèce*, Grasset, 1954.

lire en 1932 fut *Les deux Sources de la morale et de la religion*. «Monsieur Pouget se refusait à faire dépendre du péché d'Adam l'Incarnation et la Rédemption du Christ, celle-ci étant la raison d'être de celle-là, ce pour quoi la création a été faite et qui a eu pour effet, non pas seulement de racheter la faute originelle, mais d'élever l'homme à un état qu'il n'eût jamais pu atteindre par ses seules forces. (…) Il y avait là, nous semblait-il, le principe d'une rénovation semblable en importance à celle que nous apporta saint Augustin, mais en accord plus intime avec les exigences de notre raison, avec tout ce que l'histoire et les sciences nous ont appris sur l'univers et sur l'homme, et affranchie, au surplus, de ce pessimisme foncier qui mettait l'homme sous la dépendance du péché et tendait à abîmer la nature» [14].

Certes ; la sagesse du lazariste ignorait cependant la morsure des «maîtres du soupçon». Parmi les lecteurs du *Portrait* qui parut en 1941, à commencer par Jean Guitton lui-même alors prisonnier en Allemagne, à qui Marthe Robin révélera plus tard des signes plus tragiques du mystère divin, quelques-uns estimèrent peut-être qu'en sautant de l'Incarnation à la Rédemption Monsieur Pouget ne s'était pas arrêté assez longtemps sur la Passion. Dans sa vie de purgatoire, il la connaissait peut-être trop de l'intérieur pour en parler.

***

C'est douze jours avant sa mort, mais encore tout vif, que Monsieur Pouget entra à la fois dans l'histoire et dans un premier paradis, lorsqu'il fut reçu chez Bergson par l'entremise de Jacques Chevalier et qu'il administra au maître, consentant et qui en fut profondément et durablement marqué, une leçon de catéchisme. [15] Étrange dialogue où le philosophe confesse «être parvenu par la lumière naturelle de la raison aux conclusions que la foi enseigne» ce qui était déjà un beau résultat – et où l'aveugle – ne répondant que de loin aux objections dogmatiques qui subsistaient encore et se contentant de resituer dans la dialectique bergsonienne du clos et de l'ouvert la parabole du jeune homme riche – l'incitait discrètement à projeter aussi, sur tout ce qu'il savait déjà et qu'il avait rationnellement compris, *les yeux de la foi*. On sait ce qu'entendait par là le Père Rousselot à qui nous empruntons l'expression: la foi ne donne aucune preuve de Dieu supplémentaire, aucun nouvel objet à voir, aucun indice que la simple raison n'aurait pu repérer, mais elle ouvre les yeux qui permettent de les interpréter comme des signes et de percevoir sous le signifiant le signifié. [16]

Monsieur Pouget avait tout compte fait livré beaucoup dans cet échange, et le principe de son appartenance à la tradition vincentienne («Si tu veux être parfait, va, abandonne tout, vends-le, donne-le aux pauvres, et suis-moi»), et le sens de son érudition, un peu baroque et désordonnée vue d'en bas, mais qui dans son énorme tête faisait jaillir de chaque connaissance quelque nouvel acte de foi.

Michel FOURCADE

Revue *«CHRISTUS»* N° 203, juillet 2004, pp. 325-333.

Scanné le 21 juillet 2009

[14] Préface de J. Chevalier aux *Mélanges* de Monsieur Pouget. p. IV.

[15] Chevalier avait aussitôt retranscrit le dialogue dans son journal : *Entretiens avec Bergson*, Plon, 1959, pp. 181-188 et 293-296. Cf. également, du même, *Bergson et le P. Pouget* (Plon, 1954), avec une préface de François Mauriac.

[16] Cf. Pierre Rousselot (1878-1915), «Les yeux de la foi», *Recherches de Science religieuse,* 1910. Roger Aubert a décrit la postérité de cet article controversé et l' «école de Rousselot» dans *Le problème de l'acte de foi*, Université catholique de Louvain, 1945.